

bonheur privilégié de vous voir au milieu de nous, comme autrefois les disciples d'Emmaüs de voir marcher à leurs côtés le divin Pèlerin qui leur "expliqua si bien les Ecritures," et qui se dirent les uns aux autres, après l'avoir entendu : "Notre cœur, pendant qu'il nous parlait, n'était-il pas rempli d'une ardeur toute céleste?"

Oui, Monseigneur, nous sommes heureux de saluer en vous l'illustre pèlerin, l'ardent apôtre qui cherche les âmes sous toutes les zones, comme les avares cherchent l'or et comme les conquérants poursuivent la gloire. Mais la charité va plus loin que l'ambition. C'est pourquoi vous avez dit adieu au soleil de votre patrie pour aller dans une île lointaine, fleur de la France transplantée dans les vagues enflammées de l'océan Indien, et quand ce climat de feu eut triomphé d'un tempérament que la nature n'avait pas fait assez fort pour résister à ses ardeurs, la main de Dieu, cette main aussi douce que puissante, vous ramena au berceau de votre jeunesse, où l'air natal se hâta de faire reflourir votre santé.

Mais "l'Esprit de Dieu, qui souffle où il veut" tourna bientôt vos aspirations vers d'autres latitudes. Après avoir dressé votre tente sous les feux du soleil d'Afrique, vous avez voulu faire connaissance avec la neige et les frimas de notre ciel canadien ; vous avez voulu voir les descendants de ces familles modèles qui partirent un jour des rivages de la France, pour peupler et civiliser notre jeune pays, alors appelé la "Nouvelle France ;" que dis-je ? vous avez voulu faire entendre à ces frères votre parole d'apôtre. Montant à l'assaut de nos âmes, vous avez, pendant toute une station quadragésimale, fait une guerre sans trêve aux erreurs qui égarent l'intelligence, aux passions qui séduisent le cœur. Et maintenant, descendu des hauteurs de l'éloquence, vous voulez bien condescendre à vous asseoir au milieu de nous comme un père au milieu de sa famille, ou plutôt comme notre divin Maître, quand il disait à ses apôtres : "Laissez venir à moi les petits enfants."

Plus heureux que ces enfants qu'un zèle indiscret voulait éloigner de la personne de Notre-Seigneur, nous avons la certitude, en nous groupant autour de Votre Grandeur dans l'amour et la vénération, de faire acte d'obéissance aux

apôtres qui nous dirigent dans cette maison. C'est vous dire, Monseigneur, que l'enseignement que nous recevons ici est avant tout un enseignement religieux, qui joint la *douceur à la force*, comme l'indique la devise inscrite au frontispice de notre Ecole : *fortiter et suaviter*, et qui n'a pas d'autre but que de faire de nous des citoyens honorables et des chrétiens sans reproche.

Monseigneur, veuillez nous permettre, en finissant, d'assurer à Votre Grandeur que nous garderons pieusement le souvenir de votre passage au milieu de notre ville et de notre chère Académie, et que nous méditerons avec amour la consolante doctrine qu'Elle vient de nous prêcher avec tant d'éloquence. Mais pour que la semence que vous avez jetée dans nos cœurs ne meure pas dans le déshonneur de la stérilité, veuillez, Monseigneur, à la parole du prédicateur ajouter encore la bénédiction du pontife, qui en sera le couronnement.

LES ÉLÈVES DU PLATEAU.

13 avril 1888.

LECTURE POUR TOUS.

LA FRANCE CANADIENNE.

(Extrait du *Journal des Villes et Campagnes*, publié à Paris (France), numéro du 28 février 1888.)

A quel degré d'abaissement est réduite la France, à quels dangers intérieurs et extérieurs elle est exposée, on n'a pas besoin de longues réflexions pour le savoir. Le spectacle est d'autant plus douloureux que, si l'on porte ses regards au delà de l'Océan, on aperçoit des hommes de notre race qui, malgré l'inclemence du climat, et en dépit des rigueurs d'une domination étrangère, jouissent d'une pleine prospérité. Nous avons nommé le Canada.

Toutes les nouvelles qui nous viennent de ce pays nous intéressent vivement. C'est avec une joie qui n'est pas exempte d'un fâcheux retour sur nous-mêmes, que